

Du mal du pays au mal de vivre

Anne Fortin

Numéro 802, mai-juin 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (2019). Du mal du pays au mal de vivre. *Relations*, (802), 44–44.

Du mal du pays au mal de vivre

Anne Fortin



L'auteure est théologienne

Le plus court chemin entre deux points est la ligne droite. Nous avons appris cela très jeunes à l'école. Toute la vision du monde occidental tient dans cet énoncé. Et cela fonctionne très bien jusqu'au jour où l'on rencontre «l'autre».

Par le simple fait qu'il vienne d'ailleurs, que ce soit d'Abitibi ou d'Asie, l'autre interrompt le parcours rectiligne de nos certitudes. Sa seule présence ébranle nos consensus tacites. Et même lorsque nous nous accrochons à la ligne droite de notre imaginaire, quelque chose «d'autre» se dit et ébranle le socle de nos croyances. Il y a comme de la friture sur nos ondes. Mais nous résistons. Nous ne nous laissons pas toucher, car cette parole différente ne rejoint pas notre conception du monde et de la vie. C'est comme si nous ne partagions pas une même humanité – comme si notre humanité se limitait à notre culture.

«Et pourtant, elle tourne»... et malgré toutes nos tentatives pour l'ignorer, l'autre est là. Dans les meilleurs des cas, on échafaude des « dialogues » interculturels, interreligieux ou interspirituels pour démontrer notre bonne volonté. L'étape préalable consisterait toutefois peut-être à se taire et à écouter comment le monde se dit d'un autre point de vue. Entendre qu'un souffle différent traverse la parole de l'autre serait le véritable *dia-logue* – saisir « ce qui passe à travers » (ce qui est le sens du mot *dia* en grec) les paroles (*logos*) culturelles, religieuses et croyantes qui nous dérangent. Si le dialogue n'est pas de l'ordre d'une révolution copernicienne, ce n'en est pas vraiment un.

Par conséquent, une légère contrariété s'imisce au milieu de notre bonne volonté. En effet, le monde de l'autre prend du temps à se dire. Il peut nous sembler que des détours et des chemins de traverses interminables font dérailler le droit chemin entre deux points. On a envie de dire : « allez aux faits » devant le foisonnement des récits des mille et une vies qui ont dû quitter leur pays. Le mal du pays et l'espérance d'un nouveau chez-soi cohabitent, se nouent et se court-circuitent. Le temps ne s'écoule plus alors en ligne droite. Comme des contes des mille et une nuits, jour après jour, mois après mois, année après année, les témoignages des déracinés de leurs « paysages enchanteurs » peuvent arriver à éroder nos visions idéalisées de l'Orient. Ils arrachent un à un nos rêves d'« orientalisme ». Les réfugiés sont venus d'Orient vers l'Occident pour vivre – et non en quête d'« occidentalisme ». À force de les écouter, l'on comprend que le dépaysement est un luxe occidental. L'écoute de leurs récits peut arriver à briser la ligne droite de nos préjugés.

«Partir» fait partie de nos listes des choses à faire. Pour le touriste, partir c'est aussi revenir chez lui après s'être reposé au loin. Alors que pour le réfugié, il n'y a ni retour ni repos. Pour le déraciné, l'Orient ou le Sud ne sont pas des souvenirs exotiques que l'on ramène dans ses valises. C'est une mémoire blessée. Le touriste pourra raconter son voyage à son retour, mais le réfugié n'a nul interlocuteur pour dire son mal du pays. À la descente de l'avion, le touriste relate ses excursions en Turquie à un chauffeur de taxi turc qui, lui, n'y retournera jamais. La descente de l'avion est une tristesse infinie mêlée de crainte pour celui ou celle qui débarque pour la première fois dans un pays qui s'appelle l'hiver.

La seule véritable question des migrants est la suivante : où se trouve la terre où il sera possible de vivre ? Il n'y a plus de centre du monde.

Il n'y a plus que des enjeux de vie et de mort.

Écouter les récits des exilés, c'est aussi prêter l'oreille à l'évocation de leur terre où ils ne remettront peut-être jamais les pieds. Leurs récits nous révèlent que la terre natale des Palestiniens, des Libanais ou des Syriens n'est ni le « Proche Orient » ni le « Moyen Orient ». Ces noms ont été forgés en Occident pour qui le « moyen » était localisé entre l'Europe et l'« Extrême » Orient. Les appellations sont ainsi elles-mêmes teintées du lieu d'où l'on parle. Les Palestiniens désignent leur terre à partir de l'Est – et non à partir de l'Europe. Ils diront de leur pays qu'il s'étend de la rivière du Jourdain jusqu'à la mer Méditerranée, d'est en ouest, tel le parcours du patriarche Abraham de sa terre ancestrale vers l'Égypte. Par contre, le parcours vers cette terre se déploie de l'ouest vers l'est pour ceux qui sont venus d'Europe par la Méditerranée aux XIX^e et XX^e siècles. Ces derniers parleront du même coin de pays en disant : de la mer à la rivière.

Ainsi, une terre n'est pas un objet statique. Elle est mouvante au fil des périple minés où la mort peut frapper à chaque pas. La seule véritable question des migrants est la suivante : où se trouve la terre où il sera possible de vivre ? Il n'y a plus de centre du monde. Il n'y a plus que des enjeux de vie et de mort. Et entre la vie et la mort, il y a le mal du pays comme une blessure permanente. L'expatrié a un pied dans le mal du pays passé et l'autre dans le mal-être du pays présent. Entre la terre parcourue hier et la terre à parcourir aujourd'hui, le chemin ne peut être droit. Le chemin cherche une terre pour la vie. Quelle terre saura accueillir le mal incurable du pays et l'écouter ? Le centre du monde sera celui où la vie sera possible. ☺